

Sortir de l'invisibilité

JULIE BOULANGER ET AMÉLIE PAQUET, *Le bal des absentes*,
Montréal, La Mèche, collection L'Ouvroir, 2017, 281 pages

Simon Leduc

Volume 12, numéro 1, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leduc, S. (2017). Compte rendu de [Sortir de l'invisibilité / JULIE BOULANGER ET AMÉLIE PAQUET, *Le bal des absentes*, Montréal, La Mèche, collection L'Ouvroir, 2017, 281 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(1), 33–33.

féminismes

SORTIR DE L'INVISIBILITÉ

Simon Leduc

Professeur de littérature au collège Montmorency

JULIE BOULANGER ET
AMÉLIE PAQUET

LE BAL DES ABSENTES

Montréal, La Mèche, collection
L'Ouvroir, 2017, 281 pages

Les études collégiales se présentent souvent comme un moment d'ouverture à la complexité du monde. On y offre, après tout, une formation aux fondements humanistes à des étudiant.e.s de tous les horizons. Mais qu'en est-il de cette humanité quand elle se trouve amputée de moitié? Voilà une des belles questions qu'adressent les autrices du *Bal des absentes*. Pour elles, le fait que le corpus des cours de littérature soit vastement dominé par des hommes révèle une paresse intellectuelle qu'elles secouent vigoureusement avec leur essai.

Julie Boulanger et Amélie Paquet animent le blogue *Le bal des absentes* depuis 2015, espace créatif de réflexion sur lequel elles partagent découvertes littéraires d'autrices ainsi que leurs expériences d'enseignement. C'est de cette plateforme qu'est né le recueil d'essais publié dans la jolie collection L'Ouvroir, aux éditions de La Mèche.

Le bal des absentes est né de deux constats indissociables. D'une part, les œuvres rédigées par les femmes occupent une place marginale dans les corpus littéraires au cégep. D'autre part, chaque fois qu'on souhaite enseigner une œuvre qui se situe un tant soit peu hors des canons, on se bute à des problèmes d'accessibilité (p. 21).

LA PARESSE

Au-delà de la structure sociale patriarcale, qu'est-ce qui explique l'absence des écrivaines dans les classes? Les essayistes pointent en direction d'une certaine ignorance, et surtout, d'un manque de curiosité du corps enseignant.

Alors que dès leur plus tendre enfance, on apprend aux filles à se tenir tranquilles, silencieuses et à ne pas prendre trop de place, bref, à se rendre invisibles, le cégep prend le relais de cette leçon sociale en marginalisant les écrivaines.

Force est d'admettre que le cégep nous conforte trop souvent dans l'idée qu'on ne peut pas enseigner des textes d'écrivaines de périodes allant du Moyen Âge au XIX^e siècle, sous prétexte qu'elles étaient à peu près inexistantes. Il suffit de sortir un peu des sentiers battus pour constater qu'elles étaient là, mais avaient été invisibilisées au fil des ans (p. 19).

Les autrices ne se contentent pas de dénoncer ce sexisme ordinaire des institutions

et, plus spécifiquement, des professeur.e.s qui ne se donnent pas la peine de sortir des sentiers battus, mais elles offrent avec leur recueil tout un florilège dans lequel puiser pour renouveler les contenus enseignés. À côté d'autrices phares telles que Simone de Beauvoir, Emily Dickinson ou Gabrielle Roy figurent d'autres écrivaines moins connues comme Rachilde, Pattie O'Green ou Olympe de Gouges. Ces écrivaines sont parfois présentées suite à une expérience d'enseignement où on découvre comment les étudiant.e.s réagissent à leur lecture, d'autres fois tout simplement sous la forme de lecture critique.

Alors que dès leur plus tendre enfance, on apprend aux filles à se tenir tranquilles, silencieuses et à ne pas prendre trop de place, bref, à se rendre invisibles, le cégep prend le relais de cette leçon sociale en marginalisant les écrivaines.

Dans un des essais les plus forts du recueil, Julie Boulanger vient réhabiliter une figure importante de la littérature québécoise, l'autrice et essayiste Monique Larue. Alors que Larue s'est sentie trahie par la communauté des lettres suite à la publication d'un texte pour lequel on l'a traitée de raciste, elle propose avec «Trois femmes» une réflexion pessimiste sur le sens de l'amitié féminine. Boulanger, qui souhaite avec Paquet l'émergence d'une sororité littéraire, trouve dans la pensée de Larue un objet qui lui résiste et qui illustre la grandeur du défi pour sortir les absentes du néant. Mais son texte, dans lequel elle se livre à un effort critique au point de confesser sa propre lâcheté envers une ancienne amie, permet justement de faire sortir de l'ombre des voix essentielles, celle de Larue autant que la sienne.

LE TÉMOIGNAGE

C'est probablement lié à mon propre statut d'enseignant, mais les textes qui me semblent les plus percutants du recueil sont ceux issus de situations pédagogiques. Il y a quelque chose de rafraîchissant à lire, dans la section «Mésententes» du recueil, une série de tentatives d'échanges avec les étudiant.e.s qui ne fonctionnent pas aussi bien que souhaités. Tout, dans le monde actuel, nous pousse à penser en termes de positivité. Dans le monde de l'éducation, l'impératif de la réussite jette la question de l'échec dans une noirceur inquiétante. Cela ne peut



avoir que des effets sur nos étudiant.e.s. «Les jeunes adultes de notre époque sont plus réticents que jamais à plonger dans une œuvre où dominent des sentiments dits négatifs (la tristesse, la souffrance, la colère).» (p. 83) Les essayistes soulignent que dans un tel contexte, ce sont souvent les femmes qui écopent le plus durement. «Au même titre que les femmes réelles, les personnages féminins doivent être aimables en toutes occasions, même (et surtout) quand le monde les écrase, même quand elles sont en pleine dépression» (p. 85).

Ces exigences sociales, qui recouvrent autant les champs de la vie quotidienne que l'espace imaginaire et symbolique, Boulanger et Paquet les rassemblent sous l'idée d'effacement de la femme dans un monde d'hommes. Bien sûr, des femmes peuvent s'exprimer, faire des choix qui leur sont propres, mais toujours, cette possibilité s'accompagne d'une responsabilité primordiale, celle de respecter son rôle. «La femme d[oit], comme la mère de Vieux Os dans *Pays sans chapeau*, placer le soin de ses proches au premier plan de sa vie. Son invisibilisation, loin d'être un scandale pour étudiant.e.s, f[ait] plutôt partie de l'ordre naturel des choses» (p. 101).

L'ÉCRITURE À QUATRE MAINS

Les autrices le refusent, cet ordre naturel. Elles s'appliquent à faire sortir de l'ombre celles qu'on n'ose toujours pas assez voir. Plus encore, leur pratique d'une écriture à quatre mains est placée sous le signe de cette idée centrale: une prise de parole ne peut jamais se faire aux dépens d'une autre. Il faut parler, certes, mais il faut encore entendre. Ainsi sent-on, à la lecture successive de leurs textes, comment les essayistes parviennent à se répondre entre elles, mais aussi à échanger avec leurs divers interlocuteurs, qu'il s'agisse des autrices qu'elles lisent ou de leurs étudiant.e.s à qui s'adresse leur enseignement.

Ce souci permanent de l'autre est remarquable. Avec Paquet et Boulanger, on comprend finalement que l'enseignement de la littérature peut véritablement prendre une autre forme et que de faire place aux absentes, c'est laisser place à tout sauf l'ennui. ❖